

MADAME DE STAËL – Corinne ou l'Italie

Narceli Piucco

Número 02, julho de 2019

URL: www.revista-acacia.com.br/2019/01/madame-de-stael

www.revista-acacia.com.br

ACÁCIA



Como citar esta tradução

STAËL, Madame de. Corinne ou l'Italie. Tradução, prefácio e notas: Narceli Piucco. **Acácia - revista de tradução**, Florianópolis, v. 1, n. 2, p. 226-258, 2019. ISSN 2595-3915. Disponível em: <<http://www.revista-acacia.com.br/2019/01/madame-de-stael>>.



Sobre a autora

Anne Louise Germaine Necker, conhecida como Madame de Staël, nasceu em 22 de abril de 1766, em Paris. Pertencia a uma família marcante da sociedade da época; seu pai, Jacques Necker (1732-1804), foi um célebre banqueiro genebrino e ministro das finanças de Louis XVI e sua mãe, a suíça Suzanne Curchod, possuía um dos maiores salões literários de Paris. A celebridade de seu pai permitiu a Mme de Staël uma precoce abertura ao mundo político da aristocracia. Necker, personagem de crucial importância na sua vida, representa para Staël um ideal político e pessoal. Seu gênio natural e seu entusiasmo em relação à liberdade vai diferenciá-la do tipo de mulher tradicionalmente admitida pela sociedade da época e, dessa forma, desconcertar seus contemporâneos, o que lhe dará alegrias intelectuais e sofrimentos íntimos.

Sobre o texto

Corinne ou l'Italie foi publicada em Paris, 1807, com XX livros, subdivididos de 03 a 05 capítulos. Teve diversas traduções, principalmente em italiano, inglês e alemão. Em português do Brasil, existe apenas uma tradução, de 1945, publicada pelas Edições Cultura. A obra relata a história de uma poetisa e artista que guia o Lorde escocês Oswald pela Itália. Corinna é uma mulher extraordinária, entusiasta das artes, música, literatura e poesia. É considerada uma grande obra romântica e que provou seu caráter pioneiro na literatura francesa, porém existem nela elementos do classicismo, como os poemas em prosa improvisados, escritos em um estilo particular que evocam o lirismo da poesia italiana. O trecho traduzido abaixo, do livro VIII, trata-se de algumas passagens do *Discours sur la Mort*, da obra *Cours de Morale Religieuse*, escrita pelo pai de Staël.

Sobre a tradutora

Narceli Piucco concluiu o mestrado (2008) e o doutorado (2014) em Estudos da Tradução na PGET/UFSC, sob orientação de Marie-Hélène C. Torres, com a tese “*Retradução Comentada de Corinne ou l’Italie de Mme de Staël*”. Foi professora substituta do Curso de Letras/Francês da UFSC de 2009-2010 e de abril de 2014 a dezembro de 2015. É professora efetiva de língua estrangeira - francês do Colégio de Aplicação da Universidade Federal de Santa Catarina.

LIVRE VIII.
LES STATUES ET LES TABLEAUX.
CHAPITRE PREMIER.

Après la journée qui venait de se passer, Oswald ne put fermer l'œil de la nuit. Il n'avait jamais été plus près de tout sacrifier à Corinne. Il ne voulait pas même lui demander son secret, ou du moins il voulait prendre, avant de le savoir, l'engagement solennel de lui consacrer sa vie. L'incertitude semblait, pendant quelques heures, entièrement écartée de son esprit ; et il se plaisait à composer dans sa tête la lettre qu'il écrirait le lendemain, et qui déciderait de son sort. Mais cette confiance dans le bonheur, ce repos dans la résolution, ne fut pas de longue durée. Bientôt ses pensées le ramenèrent vers le passé ; il se souvint qu'il avait aimé, bien moins, il est vrai, qu'il n'aimait Corinne, et l'objet de son premier choix ne pouvait lui être comparé ; mais enfin c'était ce sentiment qui l'avait entraîné à des actions irréfléchies, à des actions qui avaient déchiré le cœur de son père. – Ah ! Qui sait, s'écria-t-il, qui sait s'il ne craindrait pas également aujourd'hui que son fils oubliât sa patrie et ses devoirs envers elle ? –

– Ô toi ! Dit-il en s'adressant au portrait de son père ; toi, le meilleur ami que j'aurai jamais sur la terre, je ne peux plus entendre ta voix ; mais apprends-moi par ce regard muet, si puissant encore sur mon ame, apprends-moi ce que je dois faire pour te donner dans le ciel quelque contentement de ton fils. Et cependant n'oublie pas ce besoin de bonheur qui consume les mortels ; sois indulgent dans ta demeure céleste, comme tu l'étais sur la terre. J'en deviendrai meilleur, si je suis heureux quelque temps, si je vis avec

cette créature angélique, si j'ai l'honneur de protéger, de sauver une telle femme. – La sauver ? Reprit-il tout à coup ; et de quoi ? D'une vie qui lui plaît, d'une vie d'hommages, de succès, d'indépendance ! – Cette réflexion, qui venait de lui, l'effraya lui-même comme une inspiration de son père.

Dans les combats de sentiment, qui n'a pas souvent éprouvé, je ne sais quelle superstition secrète, qui nous fait prendre ce que nous pensons pour un présage, et ce que nous souffrons pour un avertissement du ciel ? Ah ! Quelle lutte se passe dans les ames susceptibles et de passion et de conscience !

Oswald se promenait dans sa chambre avec une agitation cruelle, s'arrêtant quelquefois pour regarder la lune d'Italie, si douce et si belle. L'aspect de la nature enseigne la résignation, mais ne peut rien sur l'incertitude. Le jour vint pendant qu'il était dans cet état ; et quand le comte d'Erfeuil et M. Edgermond entrèrent chez lui, ils s'inquiétèrent de sa santé, tant les anxiétés de la nuit l'avaient changé ! Le comte d'Erfeuil rompit le premier le silence qui s'était établi entre eux trois. – Il faut convenir, dit-il, que le spectacle d'hier était charmant. Corinne est admirable. Je perdais la moitié de ses paroles ; mais je devinais tout par ses accents et par sa physionomie. Quel dommage que ce soit une personne riche qui ait un tel talent ! Car, si elle était pauvre, libre comme elle l'est, elle pourrait monter sur le théâtre ; et ce serait la gloire de l'Italie qu'une actrice comme elle.

Oswald ressentit une impression pénible par ce discours, et ne savait néanmoins de quelle manière la témoigner. Car le comte d'Erfeuil avait cela de particulier, que l'on ne pouvait pas légitimement se fâcher de ce qu'il disait, lors même qu'on en recevait une impression désagréable. Il n'y a que les ames sensibles qui savent se ménager réciproquement : l'amour-propre, si susceptible pour lui-même, ne devine presque jamais

la susceptibilité des autres.

M. Edgermond loua Corinne dans les termes les plus convenables et les plus flatteurs. Oswald lui répondit en anglais, afin de soustraire la conversation sur Corinne aux éloges déplaisants du comte d'Erfeuil. – Je suis de trop, ce me semble, dit alors le comte d'Erfeuil, je m'en vais chez Corinne : elle sera bien aise d'entendre mes observations sur son jeu d'hier au soir. J'ai quelques conseils à lui donner, qui portent sur les détails, mais les détails font beaucoup à l'ensemble ; et c'est vraiment une femme si étonnante, qu'il ne faut rien négliger pour lui faire atteindre la perfection. – Et puis, dit-il en se penchant vers l'oreille de lord Nelvil, je veux l'encourager à jouer plus souvent la tragédie : c'est un moyen sûr pour se faire épouser par quelque étranger de distinction qui passera par ici. Vous et moi, mon cher Oswald, nous ne donnerons pas dans cette idée, nous sommes trop accoutumés aux femmes charmantes pour qu'elles nous fassent faire une sottise ; mais un prince allemand, un grand d'Espagne, qui sait ? – A ces mots, Oswald se leva, hors de lui-même, et l'on ne peut savoir ce qu'il en serait arrivé, si le comte d'Erfeuil avait aperçu son mouvement ; mais il avait été si satisfait de sa dernière réflexion, qu'il s'en était allé là dessus légèrement, et sur la pointe du pied, ne se doutant pas qu'il avait offensé lord Nelvil : s'il l'avait su, bien qu'il l'aimât autant qu'il pouvait aimer, il serait sûrement resté. La valeur brillante du comte d'Erfeuil contribuait plus encore que son amour-propre à lui faire illusion sur ses défauts. Comme il avait beaucoup de délicatesse dans tout ce qui tenait à l'honneur, il n'imaginait pas qu'il pût en manquer dans ce qui avait rapport à la sensibilité ; et se croyant, avec raison, aimable et brave, il s'applaudissait de son lot, et ne soupçonnait rien de plus profond dans la vie.

Aucun des sentiments qui agitaient Oswald n'avait échappé à M. Edgermond, et quand le comte d'Erfeuil fut sorti, il lui dit : – Mon cher Oswald, je pars, je vais à Naples. – Eh pourquoi sitôt, répondit lord

Nelvil ? – Parce qu’il ne fait pas bon ici pour moi, continua M. Edgermond. J’ai cinquante ans, et cependant je ne suis pas sûr que je ne devinsse fou de Corinne. – Et si vous le deveniez, interrompit Oswald, que vous en arriverait-il ? – Une telle femme n’est pas faite pour vivre dans le pays de Galles, reprit M. Edgermond : croyez-moi, mon cher Oswald, il n’y a que les Anglaises pour l’Angleterre : il ne m’appartient pas de vous donner des conseils, et je n’ai pas besoin de vous assurer que je ne dirai pas un mot de ce que j’ai vu ; mais, tout aimable qu’est Corinne, je pense comme Thomas Walpole, *que fait-on de cela à la maison* ^a ? Et la maison est tout chez nous, vous le savez, tout pour les femmes du moins. Vous représentez-vous votre belle italienne restant seule pendant que vous chasserez, ou que vous irez au parlement, et vous quittant au dessert pour aller préparer le thé quand vous sortirez de table ? Cher Oswald, nos femmes ont des vertus domestiques que vous ne trouverez nulle part. Les hommes en Italie n’ont rien à faire qu’à plaire aux femmes, ainsi plus elles sont aimables et mieux c’est. Mais chez nous, où les hommes ont une carrière active, il faut que les femmes soient dans l’ombre, et ce serait bien dommage d’y mettre Corinne ; je la voudrais sur le trône de l’Angleterre, mais non pas sous mon humble toit. Mylord, j’ai connu votre mère que votre respectable père a tant regrettée ; c’était une personne tout-à-fait semblable à ma jeune cousine, et c’est comme cela que je voudrais une femme, si j’étais encore dans l’âge de choisir et d’être aimé. Adieu, mon cher ami, ne me sachez pas mauvais gré de ce que je viens de vous dire, car personne n’est plus que moi l’admirateur de Corinne, et peut-être qu’à votre âge je ne serais pas capable de renoncer à l’espérance de lui plaire. – En achevant ces mots il prit la main de lord Nelvil, la serra cordialement, et s’en alla sans qu’Oswald lui répondit un seul mot. Mais M. Edgermond comprit la cause de son silence, et satisfait du serrement de main d’Oswald qui avait répondu au sien, il partit, impatient lui-même de finir une conversation qui lui

(NT) Dans *Corinne ou l’Italie* (1985, Editora Gallimard), les notes de Simone Balayé sont indiquées au texte par des lettres minuscules, qui recommencent à chaque chapitre.

^a Ce mot de Thomas Walpole sur la marquise de Fleury figure dans les *Mélanges* de Mme Necker (II, 103) : « Que fait-on de cela au logis ? » mais il se rapporte au fatras de petites idées mal exprimées.

coûtait.

De tout ce qu'il avait dit, un seul mot avait frappé au cœur d'Oswald ; c'était le souvenir de sa mère et de l'attachement profond que son père avait eu pour elle. Il l'avait perdue, lorsqu'il n'avait encore que quatorze ans, mais il se rappelait avec un profond respect et ses vertus, et le caractère timide et réservé de ses vertus. – Insensé que je suis, s'écria-t-il quand il fut seul, je veux savoir quelle est l'épouse que mon père me destinait : et ne le sais-je pas, puisque je puis me retracer l'image de ma mère qu'il a tant aimée ? Que veux-je donc de plus ? Et pourquoi me tromper moi-même, en faisant semblant d'ignorer ce qu'il penserait à présent, si je pouvais le consulter encore ? – Il était cependant affreux pour Oswald de retourner chez Corinne, après ce qui s'était passé la veille, sans lui rien dire qui confirmât les sentiments qu'il lui avait témoignés. Son agitation, sa peine devint si forte, qu'elle lui rendit un accident dont il se croyait guéri ; le vaisseau cicatrisé dans sa poitrine se rouvrit. Pendant que ses gens effrayés appelaient du secours de toutes parts, il souhaitait en secret que la fin de sa vie terminât ses chagrins. – Si je pouvais mourir, se disait-il, après avoir revu Corinne, après qu'elle m'aurait appelé son Roméo ! – Et des larmes s'échappèrent de ses yeux, c'était les premières, depuis la mort de son père, qu'une autre douleur lui arrachait.

Il écrivit à Corinne l'accident qui le retenait chez lui, et quelques mots mélancoliques terminaient sa lettre. Corinne avait commencé ce même jour avec des pressentiments bien trompeurs : elle jouissait de l'impression qu'elle avait produite sur Oswald, et se croyant aimée, elle était heureuse, car elle ne savait pas bien clairement d'ailleurs ce qu'elle désirait. Mille circonstances faisaient que l'idée d'épouser lord Nelvil était pour elle mêlée de beaucoup de crainte, et comme c'était une personne plus passionnée que prévoyante, dominée par le présent, mais s'occupant peu de l'avenir, ce jour qui devait lui coûter tant de peines s'était

levé pour elle comme le jour le plus pur et le plus serein de sa vie.

En recevant le billet d'Oswald, un trouble cruel s'empara de son ame : elle le crut dans un grand danger, et partit à l'instant à pied, traversant le *corso*^b à l'heure où toute la ville s'y promène, et entrant dans la maison d'Oswald à la vue de presque toute la société de Rome. Elle ne s'était pas donné le temps de réfléchir, et sa course avait été si rapide, qu'en arrivant dans la chambre d'Oswald elle ne pouvait plus respirer ni prononcer un seul mot. Lord Nelvil comprit tout ce qu'elle venait de hasarder pour le voir, et s'exagérant les conséquences de cette action qui, en Angleterre, aurait entièrement perdu de réputation une femme et à plus forte raison une femme non mariée, il se sentit saisi par la générosité, l'amour et la reconnaissance, et se levant, tout faible qu'il était, il serra Corinne contre son cœur, et s'écria : – Chère amie ! Non je ne t'abandonnerai pas, quand ton sentiment pour moi te compromet ! Quand je dois réparer... Corinne comprit sa pensée, et l'interrompant aussitôt en se dégageant doucement de ses bras, elle lui dit, après s'être informée de son état qui s'était amélioré : – Vous vous trompez, Mylord, je ne fais rien en venant vous voir, que la plupart des femmes de Rome n'eussent fait à ma place. Je vous ai su malade, vous êtes étranger ici, vous n'y connaissez que moi, c'est à moi de vous soigner. Les convenances établies sont très-respectables, quand il ne faut leur sacrifier que soi, mais ne doivent-elles pas céder aux sentiments vrais et profonds que fait naître le danger ou la douleur d'un ami ? Quel serait donc le sort d'une femme, si ces mêmes convenances sociales, en permettant d'aimer, défendaient seulement le mouvement irrésistible qui fait voler au secours de ce qu'on aime ? Mais, je vous le répète, Mylord, ne craignez point qu'en venant ici je me sois compromise. J'ai, par mon âge et mes talents, à Rome, la liberté d'une femme mariée. Je ne cache point à mes amis que je suis venue chez vous ; je ne sais s'ils me blâment de vous aimer, mais sûrement ils ne

^b La via del Corso, la rue la plus animée et la plus élégante de la Rome d'alors.

me blâmeront pas d'être dévouée à vous, quand je vous aime.—

En entendant ces paroles, si naturelles et si sincères, Oswald éprouva un mélange confus d'impressions diverses ; il était touché par la délicatesse de la réponse de Corinne, mais il était presque fâché que ce qu'il avait pensé d'abord ne fût pas vrai ; il aurait souhaité qu'elle eût commis pour lui une grande faute selon le monde, afin que cette faute même, lui faisant un devoir de l'épouser, terminât ses incertitudes. Il pensait avec humeur à cette liberté des mœurs d'Italie, qui prolongeait son anxiété, en lui laissant beaucoup de bonheur, sans lui imposer aucun lien. Il eût voulu que l'honneur lui commandât ce qu'il désirait. Ces pensées pénibles lui causèrent de nouveau des accidents dangereux. Corinne, dans la plus affreuse inquiétude, sut lui prodiguer des soins pleins de douceur et de charme.

Vers le soir, Oswald paraissait plus oppressé ; et Corinne, à genoux auprès de son lit, soutenait sa tête entre ses bras, quoiqu'elle fût elle-même bien plus émue que lui. Il la regardait souvent avec une impression de bonheur à travers ses souffrances. — Corinne, lui dit-il à voix basse, lisez-moi dans ce recueil, où sont écrites les pensées de mon père, ses réflexions sur la mort. Ne pensez pas, dit-il en voyant l'effroi de Corinne, que je m'en croie menacé. Mais jamais je ne suis malade sans relire ces consolations, qu'il me semble encore entendre de sa bouche ; et puis je veux, chère amie, vous faire ainsi connaître quel homme était mon père, vous comprendrez mieux et ma douleur et son empire sur moi ; et tout ce que je veux vous confier un jour. — Corinne prit ce recueil dont Oswald ne se séparait jamais, et, d'une voix tremblante, elle en lut quelques pages.

« Justes, aimés du Seigneur, vous parlerez de la mort sans crainte ; car elle ne sera pour vous qu'un

changement d'habitation ; et celle que vous quitterez est peut-être la moindre de toutes. Ô mondes innombrables qui remplissez à nos yeux l'infini de l'espace ! Communautés inconnues des créatures de Dieu ; communautés de ses enfants, éparses dans le firmament et rangées sous ses voûtes ; que nos louanges se joignent aux vôtres : nous ignorons votre condition, nous ignorons, votre première, votre seconde, votre dernière part aux générosités de l'Être suprême ; mais en parlant de la mort et de la vie, du temps passé, du temps à venir, nous atteignons, nous touchons aux intérêts de tous les êtres intelligents et sensibles, n'importe les lieux et les distances qui les séparent. Familles des peuples, familles des nations, assemblages des mondes, vous dites avec nous : Gloire au maître des cieux, au roi de la nature, au Dieu de l'univers ; gloire, hommage à celui qui peut, à sa volonté, transformer la stérilité en abondance, l'ombre en réalité, et la mort elle-même en éternelle vie.

« Ah ! Sans doute, la fin du juste est la mort désirable ; mais peu d'entre nous, peu d'entre nos anciens, en ont été les témoins. Où est-il cet homme qui se présenterait sans crainte aux regards de l'éternel ? Où est-il cet homme qui a aimé Dieu sans distraction, qui l'a servi dès sa jeunesse, et qui, atteignant un âge avancé, ne trouve dans ses souvenirs aucun sujet d'inquiétude ? Où est-il cet homme moral en toutes ses actions, sans jamais songer à la louange et aux récompenses de l'opinion ? Où est-il cet homme si rare parmi les hommes, cet être si digne de nous servir à tous de modèle ? Où est-il ? Où est-il ? Ah ! S'il existe au milieu de nous, que nos respects l'environnent ; et demandez, vous ferez bien, demandez d'assister à sa mort, comme au plus beau des spectacles : armez-vous seulement de courage, afin de le suivre attentivement sur le lit d'épouvante, dont il ne se relèvera point. Il le prévoit, il en est certain, et la sérénité règne dans ses regards, et son front semble environné d'une auréole céleste ; il dit avec l'apôtre : *je sais à qui j'ai cru*, et cette confiance,

lorsque ses forces s'éteignent, anime encore ses traits. Il contemple déjà sa nouvelle patrie ; mais, sans oublier celle qu'il va quitter, il est à son créateur et à son dieu, sans rejeter loin de lui les sentiments qui ont charmé sa vie.

« C'est une épouse fidèle qui, selon les lois de la nature, doit, entre les siens, le suivre la première : il la console, il essuie ses larmes, il lui donne rendez-vous dans ce séjour de félicité qu'il ne peut se peindre sans elle. Il lui retrace les jours heureux qu'ils ont parcourus ensemble ; non pour déchirer le cœur d'une sensible amie, mais pour accroître leur confiance mutuelle à la bonté céleste. Il rappelle encore à la compagne de sa fortune l'amour si tendre qu'il eut toujours pour elle ; non pour animer des regrets qu'il voudrait adoucir, mais pour jouir de la douce idée que deux vies ont tenu à la même tige, et que, par leur union, elles deviendront peut-être une défense, une garantie de plus, dans cet obscur avenir, où la pitié d'un Dieu suprême est le dernier refuge de nos pensées. Hélas ! Peut-on se former une juste image de toutes les émotions qui pénètrent une âme aimante au moment où une vaste solitude se présente à nos regards, au moment où les sentiments, les intérêts dont on a subsisté pendant le cours de ses belles années, vont s'évanouir pour jamais ? Ah ! Vous qui devez survivre à cet être semblable à vous, que le ciel vous avait donné pour soutien, à cet être qui était tout pour vous, et dont les regards vous disent un effrayant adieu, vous ne refuserez pas de placer votre main sur un cœur défaillant, afin qu'une dernière palpitation vous parle encore, lorsque tout autre langage n'existera plus. Et vous blâmerions-nous, amis fidèles, si vous aviez désiré que vos cendres se confondissent, que vos dépouilles mortelles fussent réunies dans le même asile ? Dieu de bonté, réveillez-les ensemble ; ou si l'un des deux seulement a mérité cette faveur, si l'un des deux seulement doit être du nombre des élus, que l'autre en apprenne la nouvelle ; que l'autre aperçoive la lumière des anges

au moment où le sort des heureux sera proclamé, afin qu'il ait encore un moment de joie avant de retomber dans la nuit éternelle.

« Ah ! Nous nous égarons peut-être lorsque nous essayons de décrire les derniers jours de l'homme sensible, de l'homme qui voit la mort s'avancer à grands pas, qui la voit prête à le séparer de tous les objets de son affection.

« Il se ranime et reprend un moment de force, afin que ses dernières paroles servent d'instruction à ses enfants. Il leur dit : ne vous effrayez point d'assister à la fin prochaine de votre père, de votre ancien ami. C'est par une loi de la nature qu'il quitte avant vous cette terre où il est venu le premier. Il vous montrera du courage ; et pourtant il s'éloigne de vous avec douleur. Il eût souhaité sans doute de vous aider plus longtemps de son expérience, et de faire encore quelques pas avec vous à travers les périls dont votre jeunesse est environnée ; *mais la vie n'a point de défense quand il faut descendre au tombeau.* Vous irez seuls maintenant, seuls au milieu d'un monde d'où je vais disparaître. Puissiez-vous recueillir avec abondance les biens que la Providence y a semés mais n'oubliez jamais que ce monde lui-même est une patrie passagère, et qu'une autre plus durable vous appelle. Nous nous reverrons peut-être ; et quelque part sous les regards de mon Dieu, j'offrirai pour vous en sacrifice et mes vœux et mes larmes. Aimez la religion qui a tant de promesses ; aimez la religion, ce dernier traité d'alliance entre les pères et les enfants, entre la mort et la vie... Approchez-vous de moi ! ... que je vous aperçoive encore, que la bénédiction d'un serviteur de Dieu soit sur vous... Il meurt... ô ! Les anges du ciel, recevez son ame, et laissez-nous sur la terre le souvenir de ses actions, le souvenir de ses pensées, le souvenir de ses espérances. » ^c

^c L'apôtre : saint Paul, deuxième Epître à Timothée, I, 12.

L'émotion d'Oswald et de Corinne avait souvent interrompu cette lecture. Enfin ils furent forcés d'y renoncer. Corinne craignait pour Oswald l'abondance de ses pleurs. Elle était bouleversée de l'état où elle le voyait, et elle ne s'apercevait pas qu'elle-même était aussi troublée que lui. – Oui, lui dit Oswald en lui tendant la main, oui, chère amie de mon cœur, tes larmes se sont confondues avec les miennes.

Tu le pleures avec moi, cet ange tutélaire dont je sens encore le dernier embrassement, dont je vois encore le noble regard ; peut-être est-ce toi qu'il a choisie pour me consoler ; peut-être... – Non, non, s'écria Corinne, non, il ne m'en a pas crue digne. – Que dites-vous, interrompit Oswald ? – Corinne eut peur d'avoir révélé ce qu'elle voulait cacher, et répéta ce qui venait de lui échapper, en disant seulement, il ne m'en croirait pas digne ! – Ce mot changé dissipa l'inquiétude que le premier avait fait naître dans le cœur d'Oswald, et il continua sans crainte à s'entretenir de son père avec Corinne.

Les médecins arrivèrent et la rassurèrent un peu ; mais ils défendirent absolument à lord Nelvil de parler jusqu'à ce que le vaisseau qui s'était ouvert dans sa poitrine fût fermé. Six jours entiers se passèrent, pendant lesquels Corinne ne quitta point Oswald, et l'empêcha de prononcer un seul mot, lui imposant doucement silence dès qu'il voulait parler. Elle trouvait l'art de varier les heures par la lecture, par la musique, et quelquefois par une conversation dont elle faisait tous les frais, en cherchant à s'animer elle-même, dans le sérieux comme dans la plaisanterie, avec un intérêt soutenu. Toute cette grace, tout ce charme voilait l'inquiétude qu'elle éprouvait intérieurement, et qu'il fallait dérober à lord Nelvil ; mais elle n'en était pas distraite un seul instant. Elle s'apercevait presque avant Oswald lui-même de ce qu'il souffrait, et le courage qu'il mettait à le cacher ne trompait jamais Corinne ; elle découvrait toujours ce qui pouvait lui faire du bien, et se hâtait de le soulager, en tâchant seulement de fixer son attention le moins qu'il était possible sur les

soins qu'elle lui rendait. Cependant, quand Oswald pâlisait, la couleur abandonnait aussi les lèvres de Corinne, et ses mains tremblaient en lui portant du secours ; mais elle s'efforçait bientôt de se remettre, et souriait, quoique ses yeux fussent remplis de larmes. Quelquefois elle pressait la main d'Oswald sur son cœur, et semblait vouloir ainsi lui donner sa propre vie. Enfin ses soins réussirent, Oswald se guérit.

– Corinne, lui dit-il, lorsqu'elle lui permit de parler, pourquoi M. Edgermond, mon ami, n'a-t-il pas été témoin des jours que vous venez de passer auprès de moi ? Il aurait vu que vous n'êtes pas moins bonne qu'admirable ; il aurait vu que la vie domestique se compose avec vous d'enchantements continuels, et que vous ne différez des autres femmes que pour ajouter à toutes les vertus le prestige de tous les charmes. Non, c'en est trop, il faut faire cesser le combat qui me déchire, ce combat qui vient de me mettre au bord du tombeau. Corinne, tu m'entendras, tu sauras tous mes secrets, toi qui me caches les tiens, et tu prononceras sur notre sort. – Notre sort, répondit Corinne, si vous sentez comme moi, c'est de ne pas nous quitter. Mais m'en croirez-vous quand je vous dirai que jusqu'à présent du moins je n'ai pas osé souhaiter d'être votre épouse. Ce que j'éprouve est bien nouveau pour moi : mes idées sur la vie, mes projets pour l'avenir sont tout-à-fait bouleversés par ce sentiment qui me trouble et m'asservit chaque jour davantage. Mais je ne sais pas si nous pouvons, si nous devons nous unir. – Corinne, reprit Oswald, me mépriserez-vous d'avoir hésité ? L'attribueriez-vous à des considérations misérables ? N'avez-vous pas deviné que le remords profond et douloureux qui, depuis près de deux ans, me poursuit et me déchire, a pu seul causer mes incertitudes ? –

– Je l'ai compris, reprit Corinne. Si je vous avais soupçonné d'un motif étranger aux affections du cœur, vous ne seriez pas celui que j'aime. Mais la vie, je le sais, n'appartient pas tout entière à l'amour. Les habitudes, les souvenirs, les circonstances créent autour de nous je ne sais quel enlacement que la passion

même ne peut détruire. Brisé pour un moment, il se reformerait, et le lierre viendrait à bout du chêne. Mon cher Oswald, ne donnons pas à chaque époque de notre existence plus que cette époque ne demande. Ce qui m'est nécessaire dans ce moment, c'est que vous ne me quittiez pas. Cette terreur d'un départ qui pourrait être subit me poursuit sans cesse. Vous êtes étranger dans ce pays : aucun lien ne vous y retient. Si vous partiez, tout serait dit, il ne me resterait de vous que ma douleur. Cette nature, ces beaux-arts, cette poésie que je sens avec vous, et maintenant, hélas ! Seulement avec vous, tout deviendrait muet pour mon âme. Je ne me réveille qu'en tremblant ; je ne sais pas, quand je vois ce beau jour, s'il ne me trompe point par ses rayons resplendissants, si vous êtes encore là, vous, l'astre de ma vie. Oswald, ôtez-moi cette terreur, et je ne verrai rien au-delà de cette sécurité délicieuse. – Vous savez, répondit Oswald, que jamais un Anglais n'a renoncé à sa patrie, que la guerre peut me rappeler, que... – Ah ! Dieu, s'écria Corinne, voudriez-vous me préparer ? ... et tous ses membres tremblaient comme à l'approche du plus effroyable danger. – Hé bien, s'il est ainsi, emmenez-moi comme épouse, comme esclave...

Mais tout à coup reprenant ses esprits, elle dit... Oswald, vous ne partirez jamais sans m'en prévenir, jamais, n'est-ce pas ? écoutez : dans aucun pays, un criminel n'est conduit au supplice, sans que quelques heures lui soient données pour recueillir ses pensées. Ce ne sera point par une lettre, ce sera vous même qui viendrez me le dire, vous m'avertirez, vous m'entendrez avant de vous éloigner de moi. – Et le pourrai-je alors... – Quoi ! Vous hésitez à m'accorder ce que je demande, s'écria Corinne. – Non, répondit Oswald, je n'hésite pas, tu le veux. Hé bien, je le jure, si ce départ est nécessaire, je vous en préviendrai, et ce moment décidera de notre vie. – Oui, dit Corinne, il en décidera ^d. – Et elle sortit.

^d Cette phrase indispensable de la première édition disparaît dès la troisième. Nous la rétablissons pour le sens.

***Note de l'auteur** - Je me suis permis d'emprunter ici quelques passages du discours sur la Mort , qui se trouve dans le Cours de Morale religieuse par M. Necker. Un autre ouvrage de lui, l'Importance des Opinions, ayant eu le plus éclatant succès, on le confond quelquefois avec celui-ci, qui parut dans des temps où l'intention était distraite par les les événements politiques. Mais j'ose affirmer que le Cours de Morale religieuse est le plus éloquent ouvrage de mon père. Aucun ministre d'état, je crois, avant lui, n'avait composé des ouvrages pour la chaire chrétienne ; et ce qui doit caractériser ce genre d'écrit fait par un homme qui a tant eu affaire avec les hommes, c'est la connaissance du coeur humain et l'indulgence que cette connaissance inspire : il me semble donc que, sous ces deux rapports, le Cours de Morale est complètement original. Les hommes religieux, d'ordinaire, ne vivent pas dans le monde ; les hommes du monde, pour la plupart, ne sont pas religieux : où serait-il donc possible de trouver à ce point l'observation de la vie et l'élévation qui en dégage ? Je dirai, sans craindre qu'on attribue mon opinion à mon sentiment, que, parmi les écrits religieux, ce livre est l'un des premiers qui consolent l'être sensible et intéressent les esprits qui réfléchissent sur les grandes questions que l'ame et la pensée agitent sans cesse en nous-même.

LIVRO VIII.
AS ESTÁTUAS E OS QUADROS.
CAPÍTULO PRIMEIRO.¹

Depois do dia que acabava de terminar, Oswald² não conseguiu pregar os olhos a noite toda. Jamais estivera tão perto de sacrificar tudo por Corinna. Ele não queria nem mesmo perguntar-lhe o seu segredo, ou pelo menos queria selar, antes de sabê-lo, o compromisso solene de dedicar a ela sua vida. A incerteza parecia, por algumas horas, completamente afastada de seu espírito, ele se comprazia em compor, em sua cabeça, a carta que escreveria no dia seguinte e que decidiria seu destino. Mas esta confiança na felicidade, esta tranquilidade nas resoluções não duraram muito tempo. Logo seus pensamentos levaram-no de volta ao passado, lembrou-se que tinha amado, na verdade, muito menos do que ele amava Corinna, e o objeto de sua primeira escolha não poderia ser comparado a ela, mas finalmente foi esse sentimento que levou às ações precipitadas, às ações que tinham despedaçado o coração de seu pai. – Ah! Quem sabe, disse, quem sabe se ele não temeria também hoje que seu filho esquecesse sua pátria e seu dever para com ela? –

– Ó meu pai! Disse ele, dirigindo-se ao retrato de seu pai: o melhor amigo que eu jamais poderia ter no mundo, não posso mais ouvir a sua voz, mas ensina-me por esse olhar mudo, mas tão poderoso ainda em minha mente, ensina-me o que devo fazer para lhe dar como filho alguma satisfação no céu. No entanto, não esqueça a necessidade de felicidade que consome os mortais, seja indulgente em sua morada celestial, como era na terra. Penso que me tornarei melhor, se for feliz por algum tempo, se viver com essa criatura angelical,

1. Este capítulo é parte da retradução integral de *Corinne ou l'Italie* que foi realizada para minha pesquisa de Doutorado. O livro traduzido na íntegra não foi publicado junto com a tese, apenas alguns parágrafos pontuais.

2. Justificativa para a escolha da tradução dos nomes:

Lorde Nelvil, Oswald permanecem com a mesma grafia, representando a nacionalidade do personagem, que é escocês.

Corinne é o nome escrito por Mme de Staël com a grafia francesa, porém é uma personagem de nacionalidade italiana. Por isso, decidi manter o nome com a grafia Corinna.

se tiver a honra de protegê-la, de salvar essa mulher. – Salvá-la? Disse ele de repente, e de quê? De uma vida que lhe agrada, uma vida de homenagens, sucessos e independência! – Este pensamento, que vinha dele, assustou-o como se fosse uma inspiração de seu pai.

Nas lutas contra o sentimento, quem não experimentou muitas vezes uma espécie de superstição secreta que nos faz tomar o que pensamos como um presságio, e o que sofremos como um sinal do céu? Ah! Que luta acontece nas almas suscetíveis de paixão e de consciência!

Oswald estava andando em seu quarto com uma agitação cruel, parando ocasionalmente para observar a lua da Itália, tão doce e tão bonita. O aspecto da natureza ensina a resignação, mas não tem poder na incerteza. O dia raiou quando ele estava neste estado, e quando o Conde de Erfeuil e Mr. Edgermond chegaram em sua casa ficaram preocupados com sua saúde, tanto as angústias da noite o haviam mudado! O Conde de Erfeuil quebrou o silêncio que se estabeleceu entre os três. – É verdade, disse ele, que o espetáculo de ontem foi lindo. Corinna é admirável. Eu perdi metade de suas palavras, mas entendia tudo pelo tom de sua voz e sua fisionomia. Pena que seja uma pessoa rica que tenha tal talento! Porque, se ela fosse pobre, livre como é, poderia representar no teatro, e seria a glória da Itália uma atriz como ela.

Oswald sentiu uma impressão dolorosa com aquele discurso, no entanto, não sabia como manifestá-la, pois o Conde de Erfeuil tinha essa característica particular, não se podia ficar ofendido com o que dizia, mesmo que seu discurso causasse impressões desagradáveis. Apenas as almas sensíveis sabem se compreender reciprocamente. O amor próprio, tão suscetível para si mesmo, nunca adivinha a

suscetibilidade dos outros.

Mr. Edgermond fez louvores a Corinna nos termos mais apropriados e mais lisonjeiros. Oswald lhe respondeu em inglês, a fim de eludir os comentários desagradáveis do Conde sobre Corinna. – Parece-me que estou sobrando aqui, disse o Conde de Erfeuil, vou à casa de Corinna, ela ficará contente em ouvir minhas observações sobre sua atuação de ontem. Tenho alguns conselhos a lhe dar sobre alguns detalhes, mas os detalhes são muito importantes ao conjunto, e como ela é uma mulher tão surpreendente, não se deve omitir nada para fazê-la alcançar a perfeição. – Além disso, disse inclinando-se em direção à orelha de Lorde Nelvil, quero encorajá-la a representar mais vezes a tragédia, é certamente uma maneira de se casar com algum estrangeiro distinto que passar por aqui. Você e eu, meu caro Oswald, não caberíamos nesta ideia, pois somos acostumados demais às mulheres charmosas para que nos façam cometer besteiras, mas um príncipe alemão, um poderoso da Espanha, quem sabe? – Ouvindo isso, Oswald levantou-se fora de si, e ninguém sabe o que poderia ter acontecido se o Conde de Erfeuil tivesse percebido seu movimento. Mas estava tão satisfeito com sua última reflexão que se foi levemente, na ponta dos pés, nem percebendo que havia ofendido Lorde Nelvil, se tivesse percebido, embora gostasse dele o quanto pudesse gostar, teria ficado ali, certamente. O valor brilhante do Conde de Erfeuil contribuía ainda mais até do que o seu amor-próprio para iludi-lo sobre seus defeitos. Como ele tinha grande delicadeza em tudo o que dizia respeito à honra, nunca imaginou que poderia faltá-la para a sensibilidade, e acreditando-se, com razão, corajoso e amável, ele aplaudia sua sorte, e não pensava que houvesse nada mais profundo na vida.

Nenhum dos sentimentos que agitava Oswald tinham escapado a Mr. Edgermond, e quando o Conde saiu, disse-lhe: – Meu caro Oswald, partirei, vou para Nápoles. – Bem, por que tão cedo, disse Lorde Nelvil?

– Porque as coisas não estão boas para mim aqui, continuou Mr. Edgermond. Eu já tenho 50 anos de idade, e ainda não tenho certeza de não enlouquecer por Corinna. – E se você enlouquecesse, interrompeu Oswald, o que lhe aconteceria? – Essa mulher não foi feita para viver no País de Gales, disse Mr. Edgermond. Acredite em mim, meu caro Oswald, apenas as inglesas foram feitas para a Inglaterra. Não cabe a mim dar-lhe conselhos, e eu não preciso assegurá-lo de que eu não direi nenhuma palavra do que eu vi, apesar de Corinna ser toda amável, eu concordo com Thomas Walpole, *o que fazemos com isso em casa*^a? E casa é tudo para nós, você sabe, pelo menos para as mulheres. Você imagina sua bela italiana sozinha enquanto você caça, ou vai ao parlamento, ou deixando-o no momento da sobremesa para preparar-lhe o chá ao final da refeição? Caro Oswald, nossas mulheres têm virtudes domésticas que você não vai encontrar em lugar algum. Os homens italianos não tem outra coisa a fazer senão agradar as mulheres, assim quanto mais agradáveis elas forem, melhor. Mas na Inglaterra, onde os homens têm uma carreira ativa, é preciso que as mulheres fiquem a sua sombra, e seria um desperdício fazer isso com Corinna, eu gostaria de vê-la sobre o trono da Inglaterra, mas não sob meu humilde teto. Milorde, conheci sua mãe de quem seu respeitoso pai tanto lastimou a perda, era uma pessoa parecida com minha jovem prima, que gostaria de ter uma esposa como ela, se eu estivesse em idade de escolher e de ser amado. Adeus, caro amigo, não me leve a mal por ter-lhe dito isso, pois ninguém admira mais Corinna que eu e talvez, se eu tivesse a sua idade, não renunciaria à esperança de conquistá-la. – Dizendo essas palavras, ele apertou cordialmente a mão de Lorde Nelvil e saiu sem que Oswald lhe respondesse uma única palavra. Porém, Mr. Edgermond compreendeu a razão de seu silêncio e satisfeito com o aperto de mão de Oswald, ele partiu impaciente de terminar essa conversa que o afligia muito.

(NT) Em *Corinne ou l'Italie* (1985, Editora Gallimard), as notas de Simone Balayé estão indicadas no texto por letras minúsculas que são iniciadas a cada capítulo.

^a Esta palavra de Thomas Walpole sobre a marquesa de Fleury figura nas *Mélanges* de Mme Necker (II, 103): “O que fazemos com isso em casa?” mas ele faz menção ao emaranhado de pequenas ideias mal expressadas.

De tudo o que ele tinha dito, apenas uma palavra tinha atingido o coração de Oswald, era a lembrança de sua mãe e do afeto profundo que seu pai sentia por ela. Ele a perdera quando tinha apenas quatorze anos, mas lembrava-se com um profundo respeito não apenas de suas virtudes, mas do caráter tímido e reservado de suas virtudes. – Insensato que sou, exclamou Oswald quando ficou só, quero saber qual esposa meu pai me destinava. Como posso não sabê-lo, já que consigo traçar a imagem de minha mãe que ele tanto amou? Que desejaria eu além disso? Por que me enganar, fingindo ignorar o que ele pensaria agora, se eu pudesse consultá-lo? – No entanto, era terrível para Oswald voltar à casa de Corinna depois do que tinha acontecido na véspera, sem dizer nada que confirmasse os sentimentos que lhe demonstrara. Sua agitação, sua dor, tornou-se tão forte que lhe causou um acidente do qual ele acreditava estar curado: a veia cicatrizada em seu peito reabriu-se. Enquanto seus empregados assustados chamavam por socorro de todas as partes, ele secretamente desejava que o fim de sua vida terminasse o seu sofrimento. – Se eu pudesse morrer, dizia, depois de ter visto Corinna, depois que ela me chamou de seu Romeu! – E as lágrimas escaparam de seus olhos, eram as primeiras, desde a morte de seu pai, que outra dor lhe arrancou.

Ele escreveu para Corinna sobre o acidente que o manteve em casa, e algumas palavras melancólicas terminavam sua carta. Corinna começou naquele dia a ter pressentimentos enganosos: gozava da impressão que tinha produzido em Oswald e, acreditando-se amada, estava feliz porque não sabia muito claramente o que ela desejava. Mil circunstâncias faziam a ideia de se casar com Lorde Nelvil misturar-se a tantos medos, e como era uma pessoa mais apaixonada do que precavida, dominada pelo presente, mas ocupando-se pouco com o futuro, esse dia que deveria lhe custar tanta dor, levantou-se para ela como o mais puro e sereno de sua vida.

Ao receber o bilhete de Oswald, uma inquietação cruel dominou sua alma: acreditando-o em grande perigo, partiu no mesmo instante a pé, atravessando o *Corso*^b na hora em que toda a cidade passeava por ali e entrou na casa de Oswald as vistas de quase toda a sociedade de Roma. Ela não tinha se dado o tempo para pensar, e seus passos eram tão rápidos, que, ao chegar ao quarto de Oswald, não conseguia respirar, nem pronunciar uma única palavra. Lorde Nelvil percebeu o quanto ela havia se aventurado para vê-lo, e exagerando as consequências de tal ação que, na Inglaterra, faria uma mulher perder completamente a reputação, ainda mais uma mulher solteira, sentiu-se tocado pela generosidade, amor e reconhecimento, e levantando-se, fraco como estava, apertou Corinna contra o seu coração, e exclamou: – Oh, minha querida! Não, não te abandonarei, quando teu sentimento por mim te compromete! Quando eu devo reparar... Corinna compreendeu os seus pensamentos e logo o interrompeu, liberando-se gentilmente dos seus braços. Após ser informada que sua condição havia melhorado, ela lhe disse: – Você está enganado, milorde, ao ter vindo vê-lo eu não fiz nada diferente do que a maioria das mulheres de Roma teria feito no meu lugar. Soube que estava doente, você é um estrangeiro aqui, só conhece a mim, sou eu que devo cuidar de você. As convenções estabelecidas são muito respeitáveis, quando é preciso sacrificar apenas a si mesmo, mas não deveriam ceder aos sentimentos profundos e verdadeiros que dão origem ao perigo ou a dor de um amigo? Qual seria o destino de uma mulher, se estas mesmas convenções sociais, permitindo amar, defendessem apenas o movimento irresistível que faz correr em socorro daqueles que amamos? Mas, repito, milorde, não tema que tenha me comprometido ao vir aqui. Tenho, pela minha idade e meus talentos, em Roma, a liberdade de uma mulher casada. Não esconderei de meus amigos que vim à sua casa. Não sei se me culparão por amá-lo, mas certamente não me culparão de ter me dedicado a você, visto que o amo.–

^b A *via del Corso*, a rua mais animada e mais elegante da Roma daquela época.

Ouvindo estas palavras, tão naturais e sinceras, Oswald sentiu uma mistura confusa de várias impressões e foi tocado pela delicadeza da resposta de Corinna, porém ele estava quase irritado que não fosse verdade o que tinha pensado em primeiro lugar. Desejou que ela tivesse cometido por ele um grande erro diante de todos, para que a mesma falha o obrigasse a esposá-la, encerrando suas incertezas. Pensou com raiva sobre essa liberdade de costumes da Itália, que estendeu sua ansiedade, deixando-lhe muita felicidade, sem impor qualquer laço. Ele preferia que a honra lhe ordenasse que queria. Pensamentos tão dolorosos lhe causaram novamente circunstâncias perigosas. Corinna, em sua mais temível inquietação, soube lhe prodigar cuidados cheios de doçura e charmes.

Ao anoitecer, Oswald parecia mais sufocado e Corinna, de joelhos diante da sua cama, sustentava a cabeça entre seus braços, ainda que estivesse mais emocionada que ele. Olhava para ela com uma impressão de felicidade por entre os sofrimentos. – Corinna, disse-lhe baixinho, leia-me neste livro, onde estão escritas as memórias de meu pai, suas reflexões sobre a morte. Não pense, disse ao ver o espanto de Corinna, que eu me sinta ameaçado por ela, apenas leio essas consolações quando fico doente, pois parece que as ouço da boca de meu pai. Quero que você, querida amada, conheça o homem que era meu pai e compreenda melhor a minha dor e seu domínio sobre mim, enfim, tudo que quero lhe revelar um dia. – Corinna tomou o livro do qual Oswald não se separava jamais e, com a voz trêmula, leu algumas páginas.

“Justos, amados do Senhor, vós falareis da morte sem temor, pois ela será apenas uma mudança de habitação para vós, e esta que deixareis é talvez a menos importante de todas. Oh mundos inumeráveis que encheis diante dos nossos olhos o infinito do espaço! Comunidades desconhecidas das criaturas de Deus, comunidade de seus filhos esparsos no firmamento e reunidos abaixo de suas abóbodas, que nossos louvores

juntem-se aos vossos. Nós ignoramos vossa condição, ignoramos vossa primeira, segunda e também última parte que tendes junto à generosidade do Ser Supremo, mas falando da morte e da vida, do passado, dos tempos futuros, atingimos, tocamos os interesses de todos os seres inteligentes e sensíveis, não importa os lugares e as distâncias que os separam. Famílias dos povos, família das nações, reunião dos mundos, dizeis conosco: Glória ao Senhor dos Céus, ao Rei da Natureza, ao Deus do Universo, glória e louvor àquele que pode, com sua vontade, transformar a esterilidade em abundância, a sombra em claridade e a morte em vida eterna.

“Ah ! Sem dúvida, o fim do justo é a morte tranquila, mas poucos entre nós, poucos entre os antigos foram testemunhos desse tipo de morte. Onde está este homem que se apresentaria sem temor aos olhos do Eterno? Onde está este homem que amou a Deus sem distração, que serviu-o desde sua juventude e que, atingindo uma idade avançada, não encontra em suas lembranças nenhum motivo de inquietação? Onde está este homem moral em todas suas ações, sem jamais pensar nos louvores e recompensas da opinião dos outros? Onde está este homem tão raro entre os homens, este ser tão digno de nos servir de modelo? Onde está ele? Onde está ele? Ah! Se ele existir entre nós, que nossos respeitos o cerquem, e pedi, fareis bem, pedi para assistir à sua morte, como ao mais belo espetáculo. Armai-vos somente com a coragem, a fim de acompanhá-lo em seu leito de horror, do qual ele não se levantará mais. Ele prevê, ele está certo do fim, e a serenidade reina no seu olhar, sua fronte parece cercada por uma auréola celeste, ele diz com o apóstolo Paulo: *Sei em quem depositei a minha fé* ^c. E esta confiança, quando suas forças se extinguem, anima-lhe os traços. Ele já contempla sua nova pátria, mas sem esquecer aquela que vai deixar, entrega-se ao seu criador e seu Deus, sem afastar para longe de si os sentimentos que encantaram sua vida.

^c Segunda epístola de São Paulo a Timóteo, Cap. I versículo 12.

“Uma esposa fiel deve, segundo as leis da natureza, ser a primeira a acompanhá-lo entre os seus. Ele a consola, enxuga suas lágrimas, recebe-a nesse lugar de felicidade que só se completa com a sua companhia. Ele lhe retraça os dias felizes que viveram juntos, não para despedaçar o coração dessa amiga sensível, mas para aumentar sua confiança mútua na bondade celeste. Ele ainda lembra à companheira de sua fortuna o amor tão terno que sempre teve por ela, não para animar as tristezas que queria suavizar, mas para desfrutar da ideia doce que duas vidas se ramificaram em um mesmo galho, e que, por sua união, elas se tornarão uma defesa, uma garantia adicional, neste futuro sombrio, onde a misericórdia de um Deus supremo é o último refúgio dos nossos pensamentos. Infelizmente! Quem poderia formar uma imagem verdadeira de todas as emoções que penetram uma alma amorosa quando uma vasta solidão vem aos nossos olhos, quando os sentimentos, os interesses pelos quais vivemos ao longo dos nossos melhores anos, vão desaparecer para sempre? Ah! Deveis seguir este ser semelhante a vós, que o céu vos deu como apoio, este ser que era tudo para vós, e cujos olhos vos dizem um adeus assustador, não recuseis colocar a mão sobre um coração desfalecido, de modo que uma última palpitação vos fale, quando qualquer outra linguagem deixará de existir. Alguém os culparia, amantes fiéis, se quisésseis ter suas cinzas misturadas, ou seus restos mortais reunidos no mesmo asilo? Deus de bondade, acordai-os juntos, ou se somente um dos dois merecer este favor, se somente um dos dois deve ser do número dos eleitos, que o outro receba esta notícia, que o outro perceba a luz dos anjos quando o destino dos bem-aventurados for anunciado, para que ainda tenha um momento de alegria antes de cair na noite eterna.

“Ah! Podemos errar quando tentamos descrever os últimos dias do homem sensível, do homem que vê a morte avançar rapidamente, que a vê pronta a separá-lo de todos os objetos de sua afeição.

“Ele se reanima e toma um momento de força, de modo que suas últimas palavras são usadas para instruir seus filhos. Ele lhes diz: não se assustem em testemunhar o fim se aproximando de seu pai, seu velho amigo. A lei da natureza ordena que ele deixe antes de vocês esta terra aonde chegou em primeiro lugar. Ele lhes mostrará coragem e, ainda que se afaste de vocês sofrendo, desejaria ajudá-los por mais tempo com sua experiência, e ter dado mais alguns passos com vocês através dos perigos dos quais sua juventude é cercada, *mas a vida não tem defesa alguma quando é preciso descer para a sepultura*. Vocês seguirão sozinhos agora, sozinhos no meio de um mundo de onde eu vou desaparecer. Que vocês possam colher com abundância os bens que a Providência tem semeado, mas nunca esqueçam que este mundo é uma pátria temporária, e que uma outra mais duradoura os chama. Nós nos encontraremos novamente, talvez, e em algum lugar sob os olhos do meu Deus, eu lhes oferecerei em sacrifício as minhas orações e minhas lágrimas. Amem a religião que tem tantas promessas, amem a religião, o último tratado de aliança entre pais e filhos, entre a morte e a vida ... Aproximem-se de mim! ... que possa vê-los novamente, que a bênção de um servo de Deus esteja com vocês ... Ele morre ... Oh! Anjos do céu, recebi a sua alma e nos deixem sobre a terra a lembrança de suas ações, a lembrança de seus pensamentos, a lembrança de suas esperanças.” *

A emoção de Oswald e de Corinna havia interrompido várias vezes esta leitura. Enfim, foram forçados a parar. Corinna temia por Oswald que a abundância de suas lágrimas lhe fizesse mal. Ela ficou perturbada com sua situação e não percebeu que ela mesma estava tão confusa quanto ele. – Sim, disse Oswald estendendo-lhe a mão, sim, querida amada do meu coração, tuas lágrimas se confundiram às minhas. Tu choras comigo, este anjo tutelar de quem ainda sinto o último abraço, cujo nobre olhar ainda vejo. Talvez ele tenha te escolhido para me consolar, talvez... – Não, não, exclamou Corinna, ele não me julgou digna. –

O que está dizendo? interrompeu Oswald. – Corinna temeu ter revelado o que ela queria esconder e repetiu o que tinha deixado escapar, dizendo: *ele não me julgaria digna!* – Esta mudança de palavra dissipou a preocupação de Oswald e ele continuou sem medo a conversar sobre seu pai com Corinna.

Os médicos chegaram e tranquilizaram-na um pouco, mas eles proibiram Lorde Nelvil de falar até que se fechasse o vaso que se abria em seu peito. Seis dias se passaram durante os quais Corinna não deixou Oswald um só momento, e o impedia de pronunciar uma só palavra, impondo-lhe suavemente o silêncio, assim que ele quisesse falar. Ela encontrava com arte meios de passar o tempo, pela leitura, pela música e, algumas vezes, com discursos que ela sustentava sozinha, buscando animar-se a si mesma, no estilo sério ou na comédia, sempre com grande interesse. Toda essa graça, todo este charme escondiam a inquietação que ela sentia interiormente e que era preciso ocultar a Lorde Nelvil, mas ela não estava distraída um instante sequer. Ela via o quanto Oswald sofria, apesar do esforço que ele fazia para escondê-lo, sem conseguir enganar Corinna, visto que ela descobria sempre o que poderia lhe fazer bem e apressava-se em aliviar sua dor, sem fazê-lo perceber os cuidados que lhe dispensava. No entanto, quando Oswald ficou pálido, a cor também abandonou os lábios de Corinna, e suas mãos tremiam ao socorrê-lo, mas ela tentou se recuperar logo, e sorria, ainda que seus olhos estivessem cheios de lágrimas. Algumas vezes apertava a mão de Oswald sobre seu coração, e parecia querer lhe dar sua própria vida. Finalmente seus cuidados tiveram sucesso, Oswald estava curado.

– Corinna minha amada, disse ele quando ela o permitiu falar, por que Mr. Edgermond, meu amigo, não presenciou os dias que você acabou de passar comigo? Ele teria visto que você é tão boa quanto admirável, teria visto que a vida doméstica com você é feita de um encantamento constante, e que só se

difere das outras mulheres por acrescentar a todas as virtudes o prestígio de todos os encantos. Não, basta, preciso encerrar esta luta que me atormenta, essa luta que acaba de colocar-me à beira da sepultura. Corinna, debes me ouvir, vais saber de todos os meus segredos, tu que escondes de mim os teus, e decidirás sobre nosso destino. – Nosso destino, disse Corinna, se você sentir como eu, é nunca nos separarmos. Mas acreditaria em mim se dissesse que, até agora, pelo menos, não ousava querer ser sua esposa? O que eu sinto é novo para mim: meus pensamentos sobre a vida, meus planos futuros são totalmente oprimidos pelo sentimento que me perturba e escraviza mais a cada dia. Mas eu não sei se podemos, se devemos nos unir. – Corinna, disse Oswald, desprezar-me-ia por ter hesitado? Você atribuiria isso às considerações miseráveis? Você não pensou que o profundo pesar e a dor, que por quase dois anos me perseguem e me atormentam, são os únicos motivos das minhas dúvidas? –

– Sim, eu sei, disse Corinna. Se eu tivesse suspeitado de um motivo diferente dos afetos do coração, você não seria aquele que eu amo. Mas a vida, eu sei, não pertence toda ao amor. Os hábitos, as lembranças, as circunstâncias criam em torno de nós certos laços que nem mesmo a paixão pode destruir. Se por um momento se afrouxam, eles se reconstituem, assim como a hera alcança o topo do carvalho. Meu querido Oswald, não demos a cada época da nossa existência mais que essa época demanda. O que eu preciso neste momento é que você não me deixe. O terror de uma partida repentina tem me perseguido o tempo todo. Você é um estrangeiro neste país: nenhum laço o retém aqui. Se você partir, tudo estaria acabado, restar-me-ia apenas minha dor; esta natureza, as belas-artes, a poesia que eu aprecio agora com você, só com você, infelizmente, tudo se tornaria mudo para minha alma. Jamais acordo sem tremer, jamais sei, quando eu vejo este belo dia, se ele não me engana com seus raios resplandecentes, se você ainda vai estar aqui, você, a

estrela da minha vida. Oswald, tire de mim esse terror, e eu não verei nada além dessa deliciosa segurança. – Você sabe, disse Oswald, que os ingleses nunca renunciam a seu país, que a guerra pode me chamar, que ... – Ah! Deus, exclamou Corinna, pretende me preparar? ... e todos os seus membros tremiam como se o perigo mais assustador se aproximasse. – Bem, nesse caso, leva-me como esposa, como escrava ... Mas, de repente, recuperando seu espírito, ela disse ... Oswald, você nunca vai partir sem me dizer, nunca, não é? Ouça: em nenhum país um criminoso é levado à execução, sem que lhe sejam dadas poucas horas para reunir seus pensamentos. Não será por uma carta, será você mesmo quem me dirá, você vai me avisar, vai me ouvir antes de afastar-se de mim. – E eu conseguirei fazer isso? ... – O quê! Você hesita em dar-me o que eu peço, disse Corinna. – Não, disse Oswald, não hesito, se assim o quer. Bem, eu juro, se essa partida for necessária, eu vou avisá-la, e esse momento decidirá nossas vidas. – Sim, disse Corinna, ele vai decidir ^d. – E ela partiu.

^d Esta frase indispensável da primeira edição desaparece a partir da terceira. Ela foi mantida nesta edição, pelo sentido que confere à narrativa.

*** Nota da autora** - Eu me permiti utilizar aqui algumas passagens do *Discours sur la Mort* (*Discurso sobre a morte*), que estão no *Cours de Morale religieuse* (*Curso de moral religiosa*), escrito por M. Necker. Outro livro dele, *l'Importance des Opinions* (*A importância das opiniões*), teve o mais brilhante sucesso, às vezes é confundido com o anterior, que apareceu nos tempos em que a intenção estava voltada para os acontecimentos políticos. Porém, ousou dizer que o *Cours de Morale religieuse* é o livro mais eloquente do meu pai. Acredito que, antes dele, nenhum ministro de Estado havia composto obras para o púlpito cristão e, o que deve caracterizar este tipo de escrita feita por um homem que se relacionou tanto com outros homens, é o conhecimento do coração humano e a indulgência que este conhecimento inspira: parece-me que, em ambos os aspectos, o *Cours de Morale* é completamente original. Os homens religiosos, geralmente, não vivem no mundo, e a

maioria dos homens do mundo não são religiosos: onde seria possível encontrar esta observação da vida e elevação que dela emerge? Eu diria, sem medo, que atribui-se à minha opinião os meus sentimentos, que, entre os escritos religiosos, este livro é um dos primeiros que consolam o ser sensível e interessam os espíritos que refletem sobre as grandes questões que a alma e o pensamento agitam constantemente em nós mesmos.

REFERÊNCIAS

STAËL, Mme de. Livre VIII, chapitre premier. In: **Corinne ou l'Italie**. Paris: Gallimard, 1985. pp. 201-214.

